

---

Leo Frobenius

1873/1973

---

## 11. La civilisation des Kabyles\*

Extrait de Leo FROBENIUS 1973-1973,  
1973 Inter Nationes  
BONN-BAD GODESGERG, pages 138 à 151

### ***Berberès et Arabes***

A la suite des migrations de peuples, qui ont balayé l'Afrique du Nord au cours des millénaires, il s'est constitué ici deux groupes principaux d'habitants ; établis côte à côte, brassés les uns avec les autres, ils manifestent une certaine disparité : les Arabes et les Berbères. Ces deux produits de longs brassages ethniques prédominent tellement que jusqu'aux colonisations modernes, tous les petits restes d'autres peuples, comme les Juifs et les Turcs, n'entrent pratiquement pas en ligne de compte par comparaison. Les Arabes et les Berbères ne diffèrent pas seulement par la langue. Encore une fois, les uns et les autres sont l'aboutissement de longues séries d'évolutions et de mélanges. Ni les Berbères, ni les Arabes ne doivent être considérés comme une race. La qualité de Berbère et la qualité d'Arabe sont des formes d'expression de mentalités diverses. C'est ce qu'illustre bien l'importance que revêt pour eux la mosquée. Les Berbères et les Arabes sont aujourd'hui musulmans. Mais pour le Berbère, la djemaa, la mosquée, est aujourd'hui encore la maison de réunion des hommes, la mairie ; c'est ici que se tiennent les services divins ; mais c'est également ici que les hommes se réunissent pour discuter de choses sérieuses ; c'est ici que passent la nuit les amis ; la djemaa est l'incarnation du sentiment communautaire, et c'est également de ce sentiment communautaire que dérive le cérémonial religieux, l'exercice du culte. – Mais pour l'Arabe, la mosquée est le symbole d'une religion à l'échelle du monde, qui unit et unifie. Pour l'Arabe, *une* mosquée est le lieu du culte de l'Islam, qui est partout pareil, tandis que pour le Berbère, *la* mosquée est le temple de son sol natal. L'Arabe ne connaît *qu'un* cosmos, *le* cosmos ; pour le Berbère, le pays natal est un *microcosmos* dans le *macrocosmos*.

Ces divergences sont d'une grande importance. La conception de l'univers des Arabes connaît des légendes et des idéaux généraux, celle des Berbères connaît des idées personnelles et des mythes cosmogoniques. La créativité des Arabes s'est exprimée dans l'idéal unique de l'Islam ; le démoniaque berbère a donné au christianisme un grand nombre de pères de l'Eglise.

« L'Arabe mange le berbère », dit un proverbe. Il dit vrai. La langue berbère perd un oasis après l'autre, une région après l'autre. La langue arabe est presque partout victorieuse.

Ce processus se déroule devant nos

\* Extrait de « Volksmärchen der Kabylen », Ier tome, 1921, p. 3-51.

138

yeux entre l'oasis d'Armon et la côte atlantique du Maroc. Les Berbères sont en régression ; le processus se déroule d'autant plus vite que le pays est plus plat et se prête mieux à l'élevage du chameau : et d'autant *plus* lentement que le pays est plus rocheux et montagneux et donc impropre à l'élevage. A la périphérie septentrionale de l'Afrique, la population berbère ne s'est conservée dans toute son originalité que dans la partie orientale du Maroc et autour du massif du Djurdjura, dans la Kabylie.

### **Le Djurdjura**

Le Djurdjura, un puissant massif, s'élève à l'est de la ville d'Alger et son point culminant, couvert de neiges et de glaces éternelles, se dresse à plus de 3200 mètres. De profonds ravins articulent ce massif en chaînes et séries de montagnes. Les rivières qui coulent dans les vallées encaissées de 200-2000 mètres de profondeur, font leur jonction dans le Sebau, qui se jette dans la mer près de Dellis. L'ensemble est un pays de montagnes par excellence. Toutefois, les montagnes de la Kabylie sont majestueuses en elles-mêmes, et pas seulement par leurs dimensions. Mais leur nature est aussi peu africaine que possible. Le chêne, le frêne, l'eucalyptus, dans les jardins : le vin, les figues, les oliviers, le blé, l'orge sont caractéristiques. Souvent, en parcourant la Kabylie, je me suis demandé si ce monde végétal de la Grande Kabylie n'était pas le dernier vestige d'une forme culturelle typique autrefois pour toute l'Afrique Mineure, qui a trouvé refuge dans ces montagnes, de même que les Berbères, qui ont peuplé jadis toute l'Afrique du Nord, n'ont réussi à se conserver dans toute leur pureté intellectuelle que dans ce périmètre.

Les Kabyles, qui habitent ces montagnes, n'ont pas toujours porté leur nom actuel. Le mot « Kabyle » provient de l'arabe et désigne les gens qui regroupent leurs clans en villages. D'après la légende, les Kabyles s'appelaient autrefois « amathir » (plur. : imathiren). Mais ils ont pratiquement oublié ce nom et je ne l'ai trouvé que par hasard dans un fragment de leur mythe de la création. Mais le nom d'Amathir est le même que portent *tous* les vieux peuples berbères et que l'on retrouve aussi dans l'expression « Temaschirt » (caractères berbères). Au point de vue de l'esprit de la langue et aussi de la race, les Kabyles sont des Berbères, comme tous les autres sédentaires des pays au nord du Sahara. Mais ils ont dans leur nature un trait qui les distingue des autres de leur espèce : **les Kabyles sont des Berbères assimilateurs !**

Nous connaissons diverses tribus arabes qui se sont

établies en Kabylie et qui sont devenues Kabyles. Des nègres, des Byzantins, des Romains,

139

voire des Français sont venus en Kabylie et sont devenus Kabyles. Je dis bien : il ne s'agit pas d'une hypothèse, d'un ou de plusieurs événements du passé, de quelque chose d'unique ou de fortuit. Nous avons affaire ici à un phénomène éminemment important ! En effet, tous les autres Berbères sont résorbés par une vague récente de migration, au point de fusionner avec elle ; mais **ces Kabyles sont les seuls Berbères qui conservent leur nature**, leur manière d'être et résorbent tout ce qui est étranger !

Ce qui est important dans ce phénomène saute aux yeux quand on se remémore ce que j'ai dit au début : le fait berbère est une forme culturelle, une mentalité ! Cette mentalité est intimement liée au pouvoir d'adhérence, à la résistance de la végétation. Elle s'effondre là où, comme dans la plupart des régions de l'Afrique du Nord, les cultures font place au désert. Elle prospère tranquille et indestructible là où la nature dresse une barrière à l'envahissement du désert. – Ainsi, la région montagneuse autour du fier massif du Djurdjura constitue-t-elle une sorte d'îlot sur lequel s'est conservé dans toute sa pureté le dernier reste de la civilisation berbère. Par conséquent, ce que nous pouvons constater aujourd'hui chez les Kabyles ce sont les caractères essentiels de cette civilisation berbère qui s'étendait sur toute l'Afrique du Nord à une époque où la nature n'était pas encore desséchée et envahie par le désert.

Il y a énormément d'apport étranger dans la forme culturelle kabyle, et pourtant à y regarder de plus près, elle nous apparaît comme une civilisation assimilatrice et stylisante. Elle intègre le nouveau, mais en l'élaborant selon le style qui lui est propre depuis la plus haute antiquité.

### ***L'architecture kabyle***

S'il est vrai que l'on retrouve chez les Kabyles toutes les caractéristiques de la nature berbère avec ses diverses formes d'expressions et variantes, il est pourtant très important de souligner que cette réalité ne se manifeste pas dans toute sa nudité, qu'il faut commencer par débayer pas mal d'apport moderne et étranger, et surtout actuel, avant que n'apparaisse le caractère original. Je voudrais en donner ici un exemple, qui servira en même temps d'introduction aux formes de vie sociales des Kabyles. Dans ce qui suit je me propose de décrire leurs agglomérations et la manière dont ils construisent leurs maisons.

Toutes les localités kabyles sont perchées sur des collines, généralement sur des croupes. Les lignes des toits et des faitages épousent bien les formes du terrain. A la différence de ce que j'ai pu observer chez d'autres Ber-

bères, l'ensemble n'est pas surmonté en général par des silos en forme de tour, à moins que tel ou tel second étage ou un « askif » recouvrant la rue ne donnent cette impression. Les Kabyles proprement dits ne possèdent pas de ville. Ils établissent une distinction entre hameaux, petits villages et gros villages. Le village se compose de fermes dispersées parfois sur le terrain, mais en général blotties les unes contre les autres dans la commune.

La maison kabyle moderne n'a rien de bien particulier. C'est une petite maison en torchis avec toit en pignon, recouvert de tuiles importées de France. Les murs sont généralement à caissons, comme nos constructions en béton, et le comble repose avec le plafond directement sur ces murs «monoblocs». L'intérieur est compartimenté en pièces séparées par des murs à portes ; les fenêtres ménagées dans le mur extérieur sont à vitres. Quelques bahuts byzantino-arabes, des lits de fer européens, des ustensiles de cuisine européens et du mobilier divers ; tout au plus, l'ancien berceau suspendu par quatre cordes comme une balance. A partir des casernements français il faut encore deux bonnes heures de marche vers l'intérieur pour découvrir, par exemple à Beni Yenni, que si le toit de tuiles et le comble européen sont généralisés, le plafond et le comble ne reposent pas sur les murs, mais prennent appui sur des pieux de soutènement et que la disposition des pièces au rez-de-chaussée est restée la même que dans les anciens temps : il y a le séjour et à côté l'étable.

Mais pour vraiment connaître la vieille maison kabyle authentique il faut marcher encore pendant plusieurs heures : à Tirual l'habitation est restée telle quelle. Un village entier est enfoncé dans la dépression de la croupe. Les toits à deux pentes recouverts de tuiles y ont fait place à une couverture légèrement voilée en forme de tonneau. Chaque maison, chaque ferme est disposée en fonction de la vie économique et de la vie du clan. Suivant le nombre de familles dont se compose le clan, une ferme se compose de une à cinq maisons, qui sont en principe toutes les mêmes, bien qu'en fait l'exécution diffère considérablement suivant le degré de prospérité et d'assiduité des habitants.

La maison comprend une ossature en bois. Quatre poutres rectangulaires plantées en terre supportent deux lourdes solives transversales, dont les extrémités d'un côté sont encadrées dans les embrèvements de la paire de poutres correspondante, tandis que de l'autre côté les extrémités dépassent de beaucoup la seconde paire de poutres de manière à recouvrir l'étable faisant saillie de ce côté-là. Les charpentes de combles sont formées de nervures arquées. Les parois qui en enveloppent cette ossature jusqu'aux combles et qui n'ont pas la moindre fonction de support, se composaient autrefois de pieux en bois et de treillages en osier avec platrage en torchis.

Dans les temps modernes, les murs sont fabriqués en pierres et

en torchis ; ils sont ainsi plus solides et peuvent supporter la charpente du toit et les chevrons. La couverture se composait autrefois de terre tassée sur les nattes (étendues sur les nervures). Suivant le cintrage des nervures, le toit était légèrement voûté et permettait à la pluie de s'écouler.

L'intérieur de la maison comprend trois pièces. En entrant par la façade principale, du côté large, nous pénétrons dans la salle de séjour : au centre le trou de l'âtre, à gauche un banc en torchis avec des cruches, et à droite le banc sur lequel sont disposées les grandes jarres à provisions, dont une partie renferme la récolte de céréales. Disons tout de suite qu'aujourd'hui encore, les Kabyles ne conservent pas toutes leurs provisions dans ces jarres. Ils ont encore des silos dans les fermes et dans des endroits cachés. Ces silos sont des fosses en forme d'entonnoir, évasés vers le bas. Au pied du banc des jarres il y a trois orifices. A côté du banc une grande porte conduit vers le bas ; au-dessus du banc, une petite porte vitrée, ressemblant plutôt à une lucarne, mène au « taricht », lit sur pilotis aménagé au-dessus de l'étable ; par la grande porte on accède à l'étable en contre-bas, où se trouve le bétail et les ânes : ils passent leurs têtes par les orifices pratiqués au pied du banc des jarres. Mais dans la plupart des maisons, qui sont apparemment si simples et transparentes, il y a un secret, la « baerka ». Dans le banc des jarres se trouve dans ces cas-là une ouverture, qui est généralement cachée par une jarre magnifiquement ornée. Son existence passe donc inaperçue à l'observateur superficiel, ce qui est tout à fait dans l'intention des habitants. En effet, cet orifice conduit à une cachette en forme d'entonnoir, où l'on conserve ce que la famille a de plus précieux et où les protégés peuvent se dissimuler et se soustraire aux regards indiscrets.

Mais cette « baerka » peut avoir aussi les dimensions d'une véritable cave. Aménagée sous la salle de séjour, son plafond, de même que la salle de séjour, est soutenu par un système de colonnade et on y accède par deux voies différentes : soit par une sorte de rampe partant de l'étable, soit par l'orifice pratiqué dans le banc des jarres, en se servant d'un tronc à encoches. Ces « baerkas » peuvent dissimuler des quantités de gens et de bétail pendant un certain temps. C'est une institution extrêmement ancienne. Les moulins à huile primitifs y étaient aménagés aussi dans le temps.

En dehors des cavernes naturelles, qui ont été agrandies artificiellement, il y a aussi des habitations souterraines creusées dans la pente de collines plates. Il y a deux entrées, à savoir une porte qui, du bas de la colline, conduit de plain pied dans l'habitation, et un regard pratiqué dans la partie supérieure de la colline, qui permet d'accéder à l'habitation par une

142

cheminée inclinée garnie d'une échelle en osier. L'une des habitations souterraines dont j'ai fait connaissance en Kabylie n'était rien moins qu'un «sombre repaire caveaux». Les murs étaient admirablement polis et colorés. Les pièces secondaires étaient joliment décorées, les passages

soigneusement traités. J'ai appris à respecter les Kabyles comme troglodytes.

Ce type de construction souterraine, dont le secret est si bien gardé en Kabylie, était fort répandu chez les Berbères. Les habitations troglodytiques dans les montagnes de Gharian en Tripolitaine sont bien connues. Dans la vallée de la Medjerda en Tunisie, ainsi que près de Silla, j'en ai connu des vestiges ; il y en a au Maroc. – Mais nulle part le style n'est aussi bon, aussi noble, que chez les Kabyles, nulle part l'exécution n'est si bien conservée, jusque dans les détails. En outre il n'y a eu nulle part une fusion aussi remarquable de ce style souterrain avec un style de surface, comme dans cette maison d'Aït Bo Mahdis, par exemple.

De tous temps j'ai observé que presque tous les peuples ont deux formes de hutte différentes, l'une pour l'usage courant et l'autre pour la construction rapide en voyage. Il arrive plus fréquemment que les deux formes de hutte doivent leur existence à divers principes de style. Chez les Berbères j'ai pu déceler partout deux styles : un pour la construction en solide (charpente en bois cubique et construction en pierre ou briques en limon) et un pour le voyage. Aujourd'hui, les Berbères adoptent de plus en plus la tente arabe en lainage pour le voyage, et il est relativement rare qu'ils construisent encore leurs «vieux gourbis» (nom donné par les Français aux paillottes des nomades).

/2

Les vieux gourbis des Berbères étaient tout à fait particuliers ; leur architecture intérieure se composait essentiellement de deux pieux fourchus, plantés à une distance de 1 m, 50 – 3 m l'un de l'autre, et d'une poutre transversale posée horizontalement entre les dents des fourches. Le tout était recouvert d'un clayonnage de baguettes faisant angle droit avec la poutre transversale et arquées à leurs extrémités, qui étaient enfoncées dans la terre. On obtenait ainsi une hutte ovale : La forme ovale, qui est parfois modifiée par la construction en forme hélicoïdale d'un mur en pierres de  $\frac{1}{2}$  m à 1 m de haut, dans lequel est ménagé une porte, est le principe de base de la vieille hutte berbère, dont je puis dire avec certitude que dans les temps préhistoriques elle ne servait pas seulement de hutte de voyage avec charpente en bois, mais aussi de demeure permanente avec colonnes en pierre. En effet, j'ai trouvé à plusieurs reprises des ruines de ce genre.

La charpente tectonique composée des deux fourches et de la traverse, et que je désignerai par le terme de « potence » (traduction littérale), avait

143

une certaine signification mythique chez les Berbères. Dans l'Aurès, j'ai entendu une fois ce proverbe : «Quiconque s'est trouvé une fois sous la potence avec son ennemi juré, ne peut plus rien lui faire». Il suffit même que ce soit la «potence » qui sert parfois de chambranle dans les maisons en pierre. Par ailleurs, on fixe à la «potence» des amulettes qui portent

bonheur ou malheur à celui qui passe en dessous, qui lui font du mal ou le protègent. Autrefois, il était particulièrement important que des gerbes de blé de semence soient suspendues à une «potence», cela portait bonheur à tous ceux qui s'arrêtaient en-dessous. Toutes ces formes de croyances en rapport avec la «potence» ont pour ainsi dire disparu – tout comme la «potence» elle-même. C'est bien naturel. En effet, dans les pays berbères, la végétation disparaissant, il n'y a plus de bois pour la fabrication des «potences». Par suite, le faitage repose de plus en plus sur les murs au lieu des fourches. La «potence» est formée généralement de deux, mais parfois aussi de trois ou de cinq piliers. Dans ces cas-là, le pilier central est plus haut que les autres. La poutre faitière supportée par les fourches était considérée par les Kabyles comme la pièce maîtresse de la maison. J'ai pu compiler un petit recueil mythologique, selon lequel la «potence» et plus particulièrement la poutre faitière est le père de la maison : elle s'appelait autrefois « tatheleth » (féminin !) et s'unissait par des liens conjugués avec l'« ishgua » (les piliers fourchus).

Ce qui chez les autres Berbères s'est étioilé ou a disparu, s'est au contraire développé et perfectionné chez les Kabyles dans un style pur. L'extinction de la communauté berbère sur les grandes étendues qu'elle peuplait autrefois et son regroupement vigoureux en Kabylie se manifeste ici encore plus nettement. C'est comme si une grande plante aux nombreuses ramifications avait cessé de fleurir et s'étiolait, mais juste avant de mourir ramassait tout ce qui lui restait de vitalité dans une semence qui renferme l'«espèce».

Et puis : la légende de la création reflète clairement le souvenir de l'évolution de la construction. Les ancêtres habitaient des grottes sous la terre ; ce sont les générations plus récentes qui construisent au-dessus du sol. Quelles sont profondes les racines de l'être et du savoir historiques !

### ***Le clan patriarcal et les groupes d'âge***

La mentalité berbère est encore si vivace chez les Kabyles, que malgré toutes les influences étrangères elle est demeurée fidèle à son essence et à son principe. Et ceci ne s'applique pas seulement aux formes d'expression de la civilisation comme celles que j'ai décrites jusqu'ici ; cela vaut aussi pour la vie sociale ; et pourtant, considérée du point de vue purement extérieur, c'est elle qui a été le plus exposée aux influences transformatrices de l'Islam. L'Islam, et sa législation créatrice de formes, sont prédominantes, leur emprise n'est pas relative, mais absolue. C'est ce qu'ont bien montré Hanoteau et Letourneux dans «La Kabylie et les coutumes kabyles». Mais elles ne sont prédominantes qu'en tant que formes, ce ne sont que des outils et non pas du contenu.

Tout le système social des Kabyles repose sur le principe de la division patriarcale en clans. Le clan comprend tous les



descendants mâles d'une lignée mâle, soit le grand-père, le père et ses frères, les fils et leurs cousins issus des frères du père, etc. Sont comprises également dans le clan, bien que sans aucuns droits, toutes les femmes qui y sont entrées par alliance, mais jamais leurs frères, pères etc. Comme toutes les femmes sont a priori sans droits, le clan ne se compose pour ainsi dire que d'hommes.

Les membres du clan habitent souvent tout près les uns des autres et constituent de grandes fermes agricoles, parfois des coins de village. Ces « imaulan » sont divisés sur le plan intérieur en groupes d'âge et sur le plan extérieur il y a ségrégation par suite de l'obligation commune de vengeance du sang.

Autrefois, la division par groupes d'âge était rigoureusement la même, à savoir : 1) les vieillards, 2) les patres familias (les « vrais hommes»), 3) les hommes jeunes et 4) les garçons avant l'âge de la puberté. Les petits enfants, aussi bien les garçons que les filles, étaient rattachés aux femmes et ne faisaient absolument pas partie de la ligne masculine.

La quatrième groupe, celle des garçons qui n'avaient pas atteint l'âge de la puberté, était chargée des jeux des cérémonies. Cela peut paraître curieux, étant donné qu'ils étaient considérés comme manquant de maturité. Mais cela s'explique fort bien par le fait que ces garçons n'avaient pas encore répandu de sang, qu'ils n'avaient donc pas encore attiré dans leur sillage d'esprit de vengeance : la « pureté de sang » et la « pureté sexuelle » en faisaient des innocents, purs et sans péchés. En ce sens, ces garçons « encore purs » convenaient bien pour la célébration du culte, de même que les vieillards « redevenus purs » pouvaient les y initier.

Un seul souvenir nous précise de quelle manière les garçons devenaient adolescents ou jeunes gens et pouvaient ainsi participer aux réunions d'hommes : c'est par le meurtre et par la période d'abstention que le garçon devenait adolescent. Les interprétations des légendes sont plus explicites : les pères vigilants cherchaient à détourner leurs enfants du premier meurtre par une éducation dans l'isolement ; de vieilles femmes mauvaises les y poussaient avec force. Il est certain qu'un jeune Kabyle n'avait le droit

145

de se marier qu'après un meurtre, que ce fût à la chasse ou au combat. Et ce pour la bonne raison qu'auparavant le jeune garçon était certes pur, mais sa semence n'était pas encore féconde. Le sperme ne devient fécond qu'après un meurtre, ce qui explique le point de vue selon lequel tout ennemi vaincu équivaut à une augmentation des forces magiques. Mais ce qui est sûr c'est que le pouvoir magique nécessaire pour la procréation n'émanait, selon la conception kabyle, que de l'homme, et en aucune façon de la femme. La femme était et continue de n'être qu'un réceptacle transitoire. Un vieux Kabyle m'a dit cette phrase caractéristique : « De même qu'Itherther \* :- laisse tomber son sperme dans la coupe de pierre, de même l'homme dans la femme. La femme est comme la coupe de

Pierre, d'où ont jailli les gazelles vivantes. La coupe de pierre c'était la femme d'Itherther. » — L'homme c'est donc la partie donnanter, créatrice, et il n'acquiert le pouvoir créateur que par l'action et la purification qui suit l'action.

Venons en maintenant à l'assemblée des hommes. Tout village kabyle, tout groupe de fermes et, si elle est seule, même la ferme a au moins un « tajmait », une place en plein air, qui est caractérisée par des séries de sièges en pierre disposés en cercle. Les gens s'y réunissent pour les délibérations à l'échelon du clan, du village, de la tribu ou de la fédération. Les femmes n'y ont jamais accès. Outre la place hors du village, il y a aussi dans le village une « maison des hommes », qui s'appelle aujourd'hui « djemaa » : elle sert en même temps de mosquée et c'est là qu'on héberge les amis de passage. La djemaa n'a rien de l'exclusivité du tajmait.

Le tajmait réunit les hommes de la première à la troisième groupe d'âge. Les vieillards font part de leur expérience, les hommes expriment leurs convictions et les jeunes gens se taisent. On y discute et on y décide de toutes les questions concernant le droit et la propriété, le bien commun. Mais les vieux s'y réunissent aussi le soir avec les jeunes, et c'est là que les leçons morales sont données sous forme de contes et de légendes. C'est sur le sol du tajmait que vit la vieille civilisation berbère.

Mais en dehors du tajmait il y a aussi le « thimamorth » et le « tachluit ». Le tajmait est le lieu de réunion purement profane, c'est la place des hommes qui est encore répandue partout. Tandis que le thimamorth et le tachluit sont tout les deux tenus secrets en tant que refuge des vieilles coutumes païennes. Avec la victoire de l'islam dogmatique, ils ont été refoulés au second plan et souvent il n'en reste plus que le souvenir.

Le thimamorth avait pour objet la juridiction criminelle ; il s'y réunissait

\* L'archétype mythologique des buffles.

les hommes de la première et de la seconde classe. A la suite de sacrifices préliminaires, les hommes de la seconde classe étaient initiés aux secrets des mythes de la création. Mais le tachluit était le domaine le plus mystérieux, où seuls se réunissaient les hommes les plus âgés et dont les autres hommes ne devaient s'approcher que lorsque la dépouille d'un vieillard était enterrée. Le tachluit était recouvert de dalles de pierre et entouré d'une série de sièges en pierre. Les vieillards qui s'étaient particulièrement distingués par leur sagesse, leur bonté et leur pureté étaient enterrés sous les dallages. Ces dépouilles étaient alors revêtues de tuniques telles qu'il n'en existe plus aujourd'hui : elles étaient en tissu de jonc, avec une fente au milieu pour le passage de la tête ; les pans tombaient jusqu'aux genoux et couvraient les bras. Une ceinture serrait la taille. Si le vieillard avait été un grand chasseur, des jeunes gens allaient à la chasse, tuaient une antilope et la portaient au

tachluit. La bête était décapitée à côté de la place, une corne était détachée du crâne, remplie du sang du gibier et déposée à côté de la dépouille.

Un mets était préparé avec le sang, le foie, quelques morceaux de viande et un peu d'eau. La peau de l'animal, et si c'était un buffle sa panse (d'après la légende) servait à faire un sac, qui était rempli des ingrédients. On allumait alors un grand feu entre deux pierres debout, qui étaient puissamment chauffées. Une fois qu'il était réduit, on le laissait couver pendant la cuisson. Si les flammes venaient à jaillir trop haut quand on rajoutait du bois, on les rabattait avec une massue. La cuisson se faisait de la façon suivante : les deux pierres servaient de point d'appui aux deux extrémités d'une broche passée à travers le sac. C'est ainsi que se préparait le repas funéraire pour le chasseur décédé ; il était consommé ensuite par l'ensemble des vieillards rassemblés au tachluit, pour autant qu'ils avaient été chasseurs à l'âge mûr. Les vieillards qui n'avaient pas beaucoup chassé pendant leur vie, ne participaient à ce repas qu'en mangeant quelques galettes grillées sur place au-dessus d'une dalle de pierre. En effet, tous les hommes âgés qui n'étaient pas des chasseurs avaient l'habitude en vieillissant de se contenter d'une nourriture végétarienne, surtout au tachluit.

C'étaient les hommes de la seconde groupe d'âge qui étaient les véritables chefs du clan et les administrateurs du patrimoine du clan, qui autrefois dépassait de beaucoup la fortune privée. Mais les vieillards étaient les gardiens de la vie spirituelle, les conservateurs de la vieille tradition, les chefs de tous les sacrifices et jeux de sacrifice.

C'est ainsi que les forces se groupaient sur les diverses places des hommes. Autrefois, tout était rigoureusement séparé, au plan intérieur comme

147

au plan extérieur. Aujourd'hui, la mosquée a souvent éclipsé la place des hommes, tout au moins dans sa diversité, et elle l'a parfois même évincée, de sorte que les groupements de forces ne s'expriment plus autant par des formes extérieures et ne peuvent plus s'accroître en soulignant les formes extérieures. Néanmoins, les forces continuent toujours d'exister. Elles sont si mûres et vont tellement de soi qu'elles n'ont plus besoin comme au stade de la jeunesse de s'appuyer sur les béquilles des usages formels. Aujourd'hui leur action s'exerce inconsciemment, mais d'autant plus sûrement. C'est exactement comme dans beaucoup d'autres domaines de la vie culturelle. Même chez nous, nous ne comprenons maintes actions internes qu'en nous rendant compte des formes qui leur ont donné leur empreinte dans leur jeunesse.

Aujourd'hui, les Kabyles n'ont plus besoin de souligner extérieurement les groupes d'hommes. Cela leur est passé dans le sang. Et nous ne comprenons maintes décisions selon la «loi islamique» que lorsque nous prenons conscience de la particularité plus ancienne et plus forte qui est demeurée prépondérante sous

le voile de l'Islam.

### ***Des castes aux partis***

Le groupement en clans et à l'intérieur des clans le groupement en groupes d'âge constituent le fondement de tout l'ancien système social kabyle. Un groupe de clans constitue la commune, le regroupement des communes apparentées constituait la tribu et plusieurs tribus se regroupent à leur tour pour former une fédération. Il n'y avait pas d'États au sens où nous l'entendons. A la longue, un prince berbère à la mode européenne aurait été incompatible avec le système social. D'ailleurs, toutes les tentatives d'instauration d'une dynastie ont toujours échoué dans l'antiquité, après avoir végété sous l'influence de puissances étrangères.

Mais chaque village a son chef, qui est désigné aujourd'hui par le mot arabe « amin », mais qui autrefois était l'« agelith ». – Il est élu. Il est secondé par les « tamen », c'est-à-dire les chefs des groupes de clans. Les chefs des fédérations sont également élus. Les chefs des partis proprement dits sont arrivés par leur influence personnelle. En somme donc : pas un seul poste héréditaire, tout repose sur la confiance et la personnalité, le maximum d'autonomie est accordé à chacun à tout point de vue.

Du fait que les clans se groupent pour constituer des villages, et ceux-ci à leur tour en tribus, qui s'unissent pour former une fédération, nous avons affaire à une direction ascendante vers des points de vue plus élevés. Cette ligne qui émane du système de clans et du système de groupes d'hom-

148

mes est la ligne verticale. La fédération est le « leitmotiv » dans le groupement des groupes d'âge d'un clan, et c'est la même impulsion qui pousse les tribus à se fédérer.

Mais cette ligne verticale est coupée par des articulations et par une autre idée de la vie sociale, que j'appellerai une évolution horizontale.

Dans les anciens temps, les Kabyles, comme d'ailleurs tous les Berbères, étaient divisés en castes. En tenant compte de toutes les variétés, on peut dire qu'il y avait quatre castes.

La première caste était celle des « igelithes » (sing. : agelith). C'était l'aristocratie possédante. Ses représentants étaient les chefs des groupes de clans et des localités. Ils étaient propriétaires des fermes, chefs de guerre et héros de l'« époque des contes de fées ». Le mot « agelith » évoque pour le peuple la notion de « très bon », « vrai », « pur » et « intelligent ». Aujourd'hui, il n'y a plus d'igelithes. Lorsque les Kabyles parlent de gens nobles, ils ont recours au mot « l'harr ». L'agelith a été remplacé par l'amin, qui est un chef éligible. Il est très important de savoir que ces igelithes n'étaient pas seulement seigneurs des terres et chefs de guerre. Ils étaient aussi chefs du feu, et voilà pourquoi, selon l'explication mythique, les forgerons, ou « ichadethes », en faisaient partie. Mais à ce point de vue, le système social berbère est en

contradiction flagrante avec le système social arabe. En effet, bien que les Arabes soient enclins à poser en aristocrates les nomades qui sillonnent le désert face aux paysans, il n'y a rien de plus pitoyable pour un Arabe que le forgeron. Tous les Arabes africains placent le forgeron au bas de l'échelle des professions. Mais chez les Kabyles, le forgeron est toujours considéré comme un homme très estimé, sa profession est fort respectable. C'est facile à comprendre quand on se souvient qu'il appartenait autrefois à la caste aristocrate.

La seconde caste était représentée par les « l'hasos ». C'étaient des clans qui n'avaient pas conservé leur pureté et dont la fortune avait périclité. Ils étaient considérés comme des descendants de la caste agelithe, mais des descendants appauvris et déchus ; or, selon le point de vue kabyle, les appauvris et les déchus ne peuvent pas conserver leur pureté et voilà pourquoi ils constituent une seconde caste. Le mot « l'hasos » est encore assez courant dans le langage populaire. On entend par là les renégats, les gens sur qui on ne peut pas compter et aussi les téméraires.

La troisième classe ce sont les « ichamasses », les serfs. Les l'hasos habitaient encore des fermes rurales, qui cependant étaient plus ou moins données en nantissement aux igelithes. Mais ils jouissaient encore d'une entière liberté de personne et de famille. Ils pouvaient quitter leur domicile. Ils pouvaient travailler pour qui ils voulaient. Les ichamasses n'avaient plus cette liberté.

149

Ils appartenait corps et famille à un agelith quelconque, dont ils cultivaient les fermes ; leur travail était rémunéré par une quote-part de figues, d'huile, de blé, etc. Si leur maître avait une grande ferme, ils y habitaient dans une dépendance. Si la ferme était petite, ils habitaient de petites maisons champêtres. – A la longue, les ichamasses sont devenus des ouvriers libres. En effet, au fur et à mesure que la prospérité des igelithes allait en s'amenuisant, la fortune des pauvres gens augmentait ; les échanges en nature firent place à la monnaie, de sorte que l'ouvrier arriva, lui aussi, à faire son chemin. Mais comme il n'y avait pas d'esclavage pour les membres de la race claire, il n'y eut pas de grands obstacles à surmonter.

La quatrième caste était constituée par les « icharases » et les « ichenaijes », les corporations des corroyeurs et des bardes. Chez les anciens Kabyles, il semble que la préparation du cuir ressortissait d'abord aux femmes. On m'a dit une fois que le linceul en cuir des vieillards était confectionné par leurs filles ou belles-filles ; puis : les femmes confectionnaient les tentes en cuir. C'est elles qui manufacturaient les couvertures et qui les montaient. – Voilà pourquoi les corroyeurs étaient considérés comme les représentants d'une profession « féminine ». Mais il est encore plus intéressant d'apprendre ce que la tradition nous a livré d'une autre particularité de cette corporation. A la manière patriarcale, tous les Kabyles prennent le nom de leur père ( « fils de » ). Or, on dit que les icharases dans le temps devaient prendre non point le nom du père, mais celui de la mère.

Aujourd'hui, les corroyeurs le nient bien entendu et ils sont même indignés si on leur pose la question. - Mais ces icharases sont dignes d'intérêt pour une autre raison encore. Même parmi les Touaregs et chez les peuples nègres, les « garasas » et « garatas » constituent une caste à part en tant que corroyeurs.

Je n'ai pas grand chose à raconter sur les ichenaijes, les chanteurs. Leur jeu de guitare s'est déjà tu depuis longtemps. Ils ont disparu avec l'agelith, avec les «grands combats», avec la chasse au gros gibier. On prétend qu'ils suivaient les igelithes et célébraient leurs exploits. Je n'ai rien trouvé sur les grands poèmes épiques. Aujourd'hui il n'y a plus d'ichenaijes, au sens ancien ; ils ont été évincés par toutes sortes de chanteurs des rues arabes.

Enfin, il y avait encore des esclaves ; mais c'étaient des nègres et des métis, dont la vénalité les rendait méprisables. Ils n'avaient pas de situation sociale correspondant à une caste.

Les castes chevauchaient à l'intérieur des associations de clans. Une fédération de castes était présidée par le chef de lignée du «clan noble»

150

correspondant, c'est-à-dire l'agelith. Chaque clan d'agelith comprenait des l'hasos, ichamasses, icharases et ichenaijes, ainsi que quelques nègres et métis. L'expression « achrum » (plur. : echrumen) s'appliquait d'abord à la caste. Mais comme toute la fédération tenait son nom du clan de l'agelith, et comme la différence entre «pur» et «impur» au sens racial tendait à disparaître de plus en plus, le terme d'achrum signifia de plus en plus «coin de village» d'une part, et d'autre part société secrète issue de plusieurs fédérations.

A la tête de cette société secrète (sorte de parti) se trouvait l'agelith, c'est-à-dire un noble. Les derniers igelithes à avoir présidé à de tels partis sont encore connus du peuple. C'étaient deux frères, qui sont morts il y a cent ans. Depuis lors, la fonction de chef n'est plus héréditaire. Les sociétés secrètes perdirent de plus en plus le caractère propre aux divisions en castes et devinrent des partis politiques : il y en a partout deux, qui s'affrontent rudement.

En effet, le même attachement tenace qui lie tous les Berbères à leur clan et à leur caste et dont témoigne aussi bien l'histoire des peuples berbères d'Ibn Chaldun que les formes d'existence des Touaregs dans le Sud : cet attachement s'est communiqué à l'idée de parti. Dans les anciens temps, lorsque les castes étaient tenues en haute estime, un impur au point de vue racial était désigné par le terme « l'hasos », Le l'hasos d'aujourd'hui c'est celui qui abandonne son parti pour en rejoindre un autre. En effet, ce ne sont plus des sociétés secrètes, mais des partis publics, et tout homme appartient avec son clan à un parti, il ne milite plus seulement en secret, mais publiquement. Le Kabyle fait tout pour le parti. Il a toujours du temps et de l'argent pour lui, et il est toujours prêt à se battre et à mourir pour lui. Lorsque le Kabyle part en voyage pour un certain temps, il mange à tour de rôle chez tous les membres de son parti. Quand il revient, la première chose qu'il fait c'est de les inviter chez lui. Les réunions des membres ne se font pas au tadjmait. Ils n'ont pas de « clubs » comme les groupes d'âge. Ils continuent aujourd'hui encore de se rencontrer soit à la maison du chef ou dans un bois, qui généralement lui

appartient. C'est un vestige du système de castes, qui florissait aussi à l'époque dans l'agglomération.

Le système de parti n'a donc rien à voir avec les groupes d'âge. Les deux lignes d'évolution chevauchent souvent et c'est la raison pour laquelle je parle d'un système social «horizontal» et d'un système social «vertical».

151

Extrait de Leo FROBENIUS 1973-1973,  
1973 Inter Nationes  
BONN-BAD GODESGERG, pages 138 à 151